

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

45/3-4 | 2004
Varia

Marta Craveri, Resistenza nel Gulag

Juliette Cadiot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4197>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004
Pagination : 688-690
ISBN : 2-7132-2009-2
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Juliette Cadiot, « Marta Craveri, Resistenza nel Gulag », *Cahiers du monde russe* [En ligne],
45/3-4 | 2004, mis en ligne le 03 juin 2009, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4197>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales, Paris.

Marta Craveri, Resistenza nel Gulag

Juliette Cadiot

RÉFÉRENCE

Marta CRAVERI, **Resistenza nel Gulag. Un capitolo inedito della destalinizzazione in Unione Sovietica**. Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003, 355 p.

- 1 Le livre de Marta Craveri se présente à la fois comme une synthèse de l'histoire du travail forcé en URSS et comme une étude plus monographique sur les dernières années du Goulag. Il est fondé sur des archives inédites et sur des entretiens avec d'anciens prisonniers. Une de ses thèses les plus stimulantes (qui donne son titre à l'ouvrage) est qu'une série de révoltes massives, de grèves, de désordres ont incité aux réformes du système pénitentiaire soviétique à la fin du stalinisme, débouchant sur le démantèlement du système du Goulag.
- 2 Le volume se présente de manière chronologique. Une première partie, synthèse d'articles et d'ouvrages déjà parus sur ce thème, présente rapidement la constitution du système du Goulag, son développement dans les années 1930 et pendant la guerre, croissance à la fois quantitative, du fait de l'augmentation du nombre de prisonniers, et institutionnelle, puisqu'à sa fonction de répression vint s'ajouter celle de production économique. L'auteur fait aussi une histoire de la répression, indiquant les différentes phases et objets des grandes vagues de terreur politique depuis les années 1920 jusqu'à la Grande Terreur de 1937-1938 (en tant que purge du parti aussi bien qu'opération de déportation des représentants des « peuples ennemis » de l'URSS), et jusqu'aux dernières purges staliniennes des années 1950. En outre, Marta Craveri retrace aussi l'évolution institutionnelle du système pénitentiaire, les différentes formes de camps (camps de travail, colonies et camps spéciaux) et administrations qui y sont rattachées. Mais cet aspect institutionnel est néanmoins très rapidement traité et peu analysé par rapport à ce qui intéresse le plus l'auteur : les évolutions internes aux camps en termes de population.
- 3 Le véritable apport des recherches de Marta Craveri concerne l'après-guerre et plus précisément le début des années 1950. L'historienne présente non seulement les

changements qui ont bouleversé la société soviétique à la sortie de la guerre, mais aussi et surtout l'évolution du nombre et de la composition des prisonniers des camps. Elle différencie, chez les nouveaux prisonniers, ceux qui sont issus des régions soviétiques (les nationalités déportées, les prisonniers soviétiques envoyés en Allemagne et les condamnés pour crimes économiques) des détenus venus des régions conquises par l'Armée rouge dans les régions occidentales de la Pologne, des pays Baltes, de l'Ukraine, de la Biélorussie. Ce sont les seconds, dont beaucoup peupleront les nouveaux camps spéciaux créés pour réunir les seuls condamnés politiques, qui auront un impact sans précédent sur la « crise du Goulag ». Politisés, anti-soviétiques, nationalistes et dotés d'une expérience de la lutte armée dans la clandestinité, ils seront, selon l'auteur, les fers de lance d'une nouvelle forme de résistance radicale et violente dans les camps. Un chapitre sur les conditions de vie dans ces camps après la guerre permet d'apprécier non seulement le cadre dans lequel la résistance des prisonniers s'organise, mais aussi leurs requêtes quant à une amélioration de leurs conditions de travail et d'existence.

- 4 Les chapitres suivants constituent l'apport le plus passionnant de la recherche de Marta Craveri. Ils présentent et confrontent les discussions qui animèrent les plus hauts organes de l'État sur la réforme du Goulag et les récits de prisonniers sur les formes de résistance et de révolte dans l'après-guerre. Les débats au sein des instances dirigeantes se transforment : d'abord ciblés sur les aspects économiques de la « crise du Goulag », en particulier avec la mission Kruglov, ils évoluent après la mort de Stalin vers une volonté de normaliser les formes de la répression politique, et donc des camps, en particulier à travers un plus grand respect de la « légalité socialiste ». Parallèlement, les formes de résistance des prisonniers se déplacent, passant du sabotage économique aux grèves du travail ou de la faim et aux révoltes armées. Dans le contexte de la déstalinisation, puis de la chute de Berija, les prisonniers politiques qui n'ont pas bénéficié de l'amnistie de 1953 et des mesures d'assouplissement considérables consécutives à la première déstalinisation s'enhardissent et mènent de véritables insurrections armées. Les derniers chapitres de l'ouvrage décrivent dans le détail les grèves de Minlag, de Gorlag et de Rečlag, puis la révolte du camp de Kengir en 1954. En appendice figure la transcription d'interviews d'anciens détenus. Ces témoignages ont permis, parallèlement aux archives des enquêtes officielles, de restituer le monde des détenus politiques, en particulier des nationalistes ukrainiens, sur lesquels l'ouvrage offre un éclairage approfondi.
- 5 Le livre de Marta Craveri est donc à la fois très complet et novateur dans ses apports à l'histoire très mal connue des révoltes et de la fin du système du Goulag. Malgré une documentation toujours fragmentaire et extrêmement complexe, l'auteur a réussi à retracer les principales évolutions de ce système pénitentiaire et à en restituer les aspects humains, par une série de citations littéraires et de témoignages oraux originaux. Des tableaux statistiques nombreux et détaillés ponctuent le livre. Néanmoins, dans sa volonté de saisir cette histoire dans sa totalité, Marta Craveri a eu tendance à multiplier les problématiques qui ne sont pas toutes traitées avec la même profondeur d'analyse. En particulier, la distinction entre les deux aspects du Goulag, à la fois système pénitentiaire et producteur économique, n'est à notre avis pas assez mise en perspective, analysée et interrogée. De ce fait, la recension de certains débats sur les réformes envisagées à partir du début des années 1950 (chapitre 6), formulés par les administrateurs soviétiques dans des termes purement technocratiques concernant le seul problème de la productivité économique, est maladroite, en particulier quand il s'agit pour l'historienne de juger des tentatives de réformes visant l'amélioration de la productivité, sans qu'il soit clairement

envisagé qu'une économie fondée sur le travail forcé à grande échelle était par nature vouée à l'échec. Plus généralement, l'usage du terme « crise du goulag » aurait pu être explicité. Si les dirigeants soviétiques l'utilisent, c'est qu'ils sous-entendent que le système pouvait trouver un équilibre, voire qu'il l'avait trouvé. La reprise de ce terme, qui n'est pas l'apanage de Marta Craveri, est à réexaminer, d'autant plus que l'histoire du Goulag est faite de phases très courtes, de changements très rapides et intensifs et ne semble jamais trouver d'équilibre. La question de savoir si ce système pouvait être fonctionnel doit aussi être posée – nous semble-t-il – à un autre niveau plus éthique.

- 6 Cet ouvrage constitue un apport important à la compréhension de la fin du système du Goulag, et plus généralement des transformations de la société soviétique. Les formes de revendication des prisonniers des années 1950, leur capacité à s'informer et à informer les autres de leurs actions, le recours à la légalité socialiste nous éclairent sur l'évolution d'une société soviétique mobilisée et revendicative, très différente de celle des années 1930, et dont, paradoxalement, les prisonniers politiques sont de bons représentants.